

QUE PEUT L'ECOLE CONTRE LA BARBARIE

31 janvier 2015 - Alain Bandiéra, pour le Cercle Condorcet de Clermont

Les événements que nous venons de vivre frappent tragiquement de dérision tous nos angélismes, y compris l'angélisme scolaire. Cet espoir en l'école ne date pas d'hier : éclairer tous les citoyens (par l'instruction) était l'objectif des Lumières qui avaient suscité un formidable engouement pour les savoirs et engendré la publication de l'Encyclopédie. Victor Hugo affirmait qu'il fallait ouvrir des écoles pour fermer des prisons. Or, depuis, nous avons ouvert beaucoup d'écoles et fermé bien peu de prisons.

Des voix s'élèvent (comme celle de Boris Cyrulnik) pour dénoncer une forme d'exclusion dont les enfants des banlieues seraient victimes et qui leur livre corps et âme à l'endoctrinement des extrémistes (endoctrinement qui aboutit aujourd'hui à des enrôlements criminels). Il faut aussi avoir la lucidité de voir ce que ces mêmes enfants font de l'école, quand ils introduisent dans les établissements scolaires la violence, la drogue, le sexisme ; nous savons combien nos jeunes collègues enseignants redoutent une première nomination dans les collèges de banlieue (Créteil représentant pour eux un des postes les plus terrifiants). Nous savons que ces mêmes élèves affichent un refus souvent violent à l'encontre de savoirs qu'on voudrait leur inculquer (refus des élèves féminines en particulier d'assister à certains cours de SVT, refus d'assister aux cours d'éducation physique). Voilà plusieurs années, une enseignante de français en lycée professionnel, soucieuse d'initier ses élèves à la culture littéraire française, conduit sa classe de BEP à une représentation du Tartuffe. Elle est immédiatement l'objet d'une pétition des parents d'élèves qui jugent l'œuvre de Molière impie et accusent le professeur de vouloir corrompre l'esprit des jeunes gens.

On évitera les généralisations abusives (les amalgames) en se souvenant de deux films magnifiques qui ont beaucoup contribué à la réhabilitation des banlieues et de leur public scolaire ; il s'agit de « L'esquive », dans lequel on voit une classe « multi ethnique » organiser la représentation d'une pièce de Marivaux ; il s'agit ensuite de « Moi, Princesse de Clèves », dans lequel une classe identique lit et joue le roman de Madame de Lafayette (au moment où Sarkozy l'avait particulièrement discrédité). Dans ces deux films, on voit se tisser subtilement les liens entre les œuvres étudiées et la vie même des jeunes gens ; ils y retrouvaient les questions qui les tourmentent, la question du bonheur, la question de l'amour et de sa complexité, et au bout du compte (du conte) le rapport à l'autre, la découverte d'une forme de fraternité. : ils découvraient ainsi (sans qu'on les y contraigne) le sens et l'universalité d'un savoir : ce devrait être la définition même de l'instruction et de la tâche éducative qui s'y rattache.

Mais on n'oubliera pas non plus le film terrible de « la journée de la jupe » où une jeune professeur de lettres parvient à faire son cours sur Molière en brandissant contre les élèves le pistolet confisqué à l'un d'entre eux. La situation dégage un symbole effrayant qui se passe de commentaires, et elle illustre largement les difficultés d'enseigner dans de nombreux établissements.

Il faut donc accepter que l'école ne peut pas tout.

Les récents événements remettent à l'ordre du jour la question de la morale à l'école. Roland Ferrandon – membre du cercle Condorcet - souligne que le mot « morale » apparaît aujourd'hui très archaïque ; il risque aussi d'être frappé de dérision, les subversions de Mai 68 ayant beaucoup contribué à sa désacralisation.

Peut-être faut-il conserver les termes d'éducation civique, ou tout simplement celui d'éducation.

Il y a cependant – quels que soient les termes adoptés – un hiatus considérable, une marge infranchissable entre la barbarie contre laquelle nous voulons lutter et les moyens dont disposent l'école. L'enseignement d'une « morale laïque » pose à la fois le problème de ses contenus, de ses méthodes et de ses moyens. Il convient de viser une efficacité réelle (le terme d'efficacité comportant selon moi une trop forte connotation mécanique) et de se demander sur quoi on veut agir et comment on veut agir ; comment agir, peser, sur les esprits sur les consciences, pour les mettre définitivement « en bonne voie », conformément à l'étymologie du mot « éduquer » ? Et comment lutter contre les idéologies nocives sans précisément utiliser leurs méthodes ? On peut estimer à juste titre que l'école ne sera jamais de taille à mener ce combat ; on peut aussi ne pas renoncer pour autant et endosser résolument la détermination obstinée de Sisyphe dont Albert Camus a restauré la signification dans notre histoire contemporaine.

Réserver institutionnellement à l'enseignement d'une morale une heure hebdomadaire, confiée à un seul enseignant (généralement le professeur d'histoire) est une démarche complètement artificielle et complètement inutile qui risque de réduire cet enseignement à un dogme. A ce titre, les adversaires de l'école laïque s'élèvent déjà contre l'élaboration d'un « catéchisme laïque ».

Comment échapper à ce risque, comment lever cette ambiguïté. ? Il y a plusieurs années, Lionel Jospin avait créé le Conseil National des programmes au sein duquel le programme de chaque discipline était confié à un groupe disciplinaire spécifique. Le groupe technique « éducation civique » se caractérisait par sa pluridisciplinarité : toutes les disciplines y étaient représentées. Conseillé par les sciences de l'éducation, le Ministre avait estimé en effet que l'éducation morale et civique était l'affaire de tous les enseignants (même si une heure institutionnelle était affectée à cet enseignement, heure réservée aux synthèses, aux débats, à une forme inévitable de théorisation et bien sûr à l'évaluation)

Il est vrai que toute discipline se caractérise à la fois par son épistémologie, sa didactique et son éthique. L'épistémologie définit le fonctionnement des savoirs propres à la discipline (en l'inscrivant en particulier dans son histoire) ; la didactique s'interroge sur les moyens qui permettront aux élèves de comprendre les savoirs en jeu et surtout de se les approprier ; enfin l'éthique se prononce sur les valeurs qui fondent la discipline dans sa mise en œuvre, sa fonction et ses utilisations. Par conséquent, l'éducation reste l'affaire de ce qu'on appelle la communauté éducative (on remarquera qu'on n'a jamais désigné le personnel d'un établissement scolaire par le terme de « communauté instructive, ni instructrice). Et lorsque le sens commun déplore que l'école ne remplisse plus son rôle, c'est bien la défaillance de sa mission éducative qu'il met en accusation.

Reste le problème de la méthode. En matière d'éducation, l'injonction ni l'exhortation ne sont efficaces ; les nombreux incidents qui ont éclaté à l'occasion de la minute de silence nationale prouvent bien qu'on ne peut plus compter sur la docilité du public scolaire. Dans la démarche éducative, en particulier l'éducation morale (ou éthique), Philippe Meirieu, Edgar Morin, Boris Cyrulnik, Serge Boismare préconisent le recours au récit (romanesque ou filmique) au sens mythologique du terme, au sens où Socrate avait recours au mythe pour illustrer son propos philosophique et l'arracher à l'abstraction. Je me souviens d'avoir eu très peur (après le paradis de l'école maternelle) du passage au cours élémentaire et d'un maître que je jugeais particulièrement sévère. Quel ne fut mon émerveillement de découvrir que chaque journée commençait par une histoire que nous lisait le maître ; histoire qui servait de prétexte à un vrai débat, et se terminait par l'inscription au tableau noir d'une maxime que le récit avait mise en lumière . J'ai compris bien plus tard qu'il s'agissait là de « leçons de morale » jamais explicitement désignées par ce terme.

Mais le maître ne s'en tenait pas là ; chaque épisode de la vie scolaire se référait sans cesse à ces maximes qui construisaient progressivement les règles du comportement civique.

Il resterait un point à traiter : mais il exigerait des analyses aussi précises que subtiles : je veux parler de l'exemplarité. Le maître ne se contentait pas d'afficher les maximes, il les incarnait lui-même dans son métier d'enseignant, dans sa présence bienveillante auprès des élèves, dans son

engagement inlassable au cœur de tous les projets (la fête de l'école, la station météo que nous avons construite et que nous allions consulter chaque matin à tour de rôle), au point qu'il est resté dans ma mémoire et mes convictions comme un modèle d'instituteur. Une telle expérience (que nous avons tous vécue) devrait nous permettre d'établir les critères d'une éducation morale réussie, sachant qu'elle se heurtera inmanquablement à la liberté des personnes et à leur imprévisible destin, comme celui qui vient de précipiter quelques êtres (incontestablement) humains dans la barbarie.

La mission colossale de l'école d'aujourd'hui consisterait donc à prévenir, au cœur même de l'humanité, l'avènement des monstres et à lutter contre les forces obscures qui le favorisent : Boris Cyrulnik n'a pas tort de préconiser (sur le mode symbolique, bien entendu) l'élaboration d'une « intelligence armée ».